

Gérard Bessette et son double

Josette Giguère

Number 17, February–March 1985

Littérature québécoise 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20262ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Giguère, J. (1985). Gérard Bessette et son double. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 40–43.

GÉRARD BESSETTE

et son double

De Gérard Bessette on connaît surtout Le libraire (pour l'avoir étudié au cégep), peut-être Les pédagogues, rarement plus. Pourtant, en plus de plusieurs autres romans, Bessette a publié recueils de poésie et essai. À Josette Giguère il a parlé, comme il se doit, de son écriture, de la critique, de la littérature d'aujourd'hui. Cette entrevue fait état d'un parcours qui, nous l'avions pressenti, est de ceux que l'on pourrait qualifier de nécessaire. Ce parcours, on le retrouve dans Les Dires d'Omer Marin, qui paraîtra bientôt aux éditions Québec-Amérique.

Gérard Bessette naît en 1920 à Sainte-Anne-de-Sabrevois. Il a dix ans lorsque ses parents s'installent à Montréal. Il fréquente l'école Saint-Jean-de-Brébeuf à Rosemont, puis le collège Saint-Ignace, car on veut en faire un jésuite. Comme la vocation religieuse ne lui convient pas, il poursuit ses études à l'Externat classique Sainte-Croix (devenu le Cégep Maison-neuve). Il travaille un an à la *Montreal Tramways Company*, ce qui l'incite à reprendre ses études à l'École Normale Jacques-Cartier ainsi qu'à l'Université de Montréal, où il obtient un doctorat ès lettres.

En 1946, il s'exile à Saskatoon. «C'était très facile d'enseigner des éléments de français aux anglos.» Il le fait donc pendant trois ans. Il est ensuite engagé par l'Université Duquesne de Pittsburgh, la ville de l'acier. Lorsqu'il ressent le besoin de revenir au Canada, il accepte un poste au Collège militaire de Kingston. De là, il passe à la Queen's University, où il reste jusqu'à sa retraite.

De 1958 à 1979, il prodigue, aux étudiants et étudiantes de Kingston, un enseignement qu'il entrecoupe d'années sabbatiques, dont une passée à Laval et une autre à Yale, dans le Connecticut. «À Yale, on voulait un cours sur la littérature québécoise, ce qui aurait été impensable il y dix ou quinze ans. C'est bon signe.»

Gérard Bessette ne s'est toutefois pas contenté d'étudier notre littérature, de l'enseigner ou de la critiquer. Il en a fait. «J'ai commencé à écrire, à l'âge de seize ans, des poèmes que j'ai heu-

reusement perdus. Là, j'ai tout bazardé mes manuscrits à la Bibliothèque nationale. Ça m'a permis de prendre une retraite anticipée.» Retraite qu'il met à profit pour écrire un nouveau roman, *La Chambreuse*, et continuer une oeuvre mi-biographie mi-fiction à paraître ultérieurement: *Les Dires d'Omer Marin*.

«Il y a quelques années, le dépliant du Salon du Livre signalait ma présence en ces termes: Gérard Bessette, libraire. De sorte qu'un libraire (un vrai) me demanda si j'étais libraire à Kingston!» (Extrait de Mon oeuvre, l'un des documents inédits, déposés à Québec/Amérique, qui composeront Les Dires d'Omer Marin.)

«Depuis quelques mois se foetalise en moi un autre roman qui — comme La Commensale — désignera une protagoniste: La Chambreuse. Elle ne fait encore que poindre (cent cinquante pages) sur le papier sa «blancheur défendue». Que deviendra cette héroïne de trente-cinq ans qui répond au nom de Madelle Byadieu? — Seuls mes méninges méandreuses et mon stylo-pégase le soupçonnent...»

Mon oeuvre



Nuit Blanche — Gérard Bessette, vous avez commencé par écrire des poèmes. Votre premier livre, *Poèmes temporels*, publié en 1954, est suivi quatre ans plus tard d'un roman, *La Bagarre*. Comment expliquez-vous ce passage de la poésie au roman?

Gérard Bessette — Je n'ai jamais admis ce qu'on appelle les vers libres. Un poème, pour moi, c'est composé de vers, d'alexandrins. Libre, ça devient de la guimauve, ou du texte, mais pourquoi parler de poésie? C'est ce qui m'a amené au roman, ainsi que l'âge. Quand on vieillit, on se rend compte davantage de l'existence d'autrui. Il faut un certain âge pour sentir l'autre, se mettre à sa place sans être nombriliste. Dans la poésie, on parle directement de soi. Dans le roman, l'autre commence à exister.

N.B. — Avez-vous été déçu de la réception de votre premier roman?

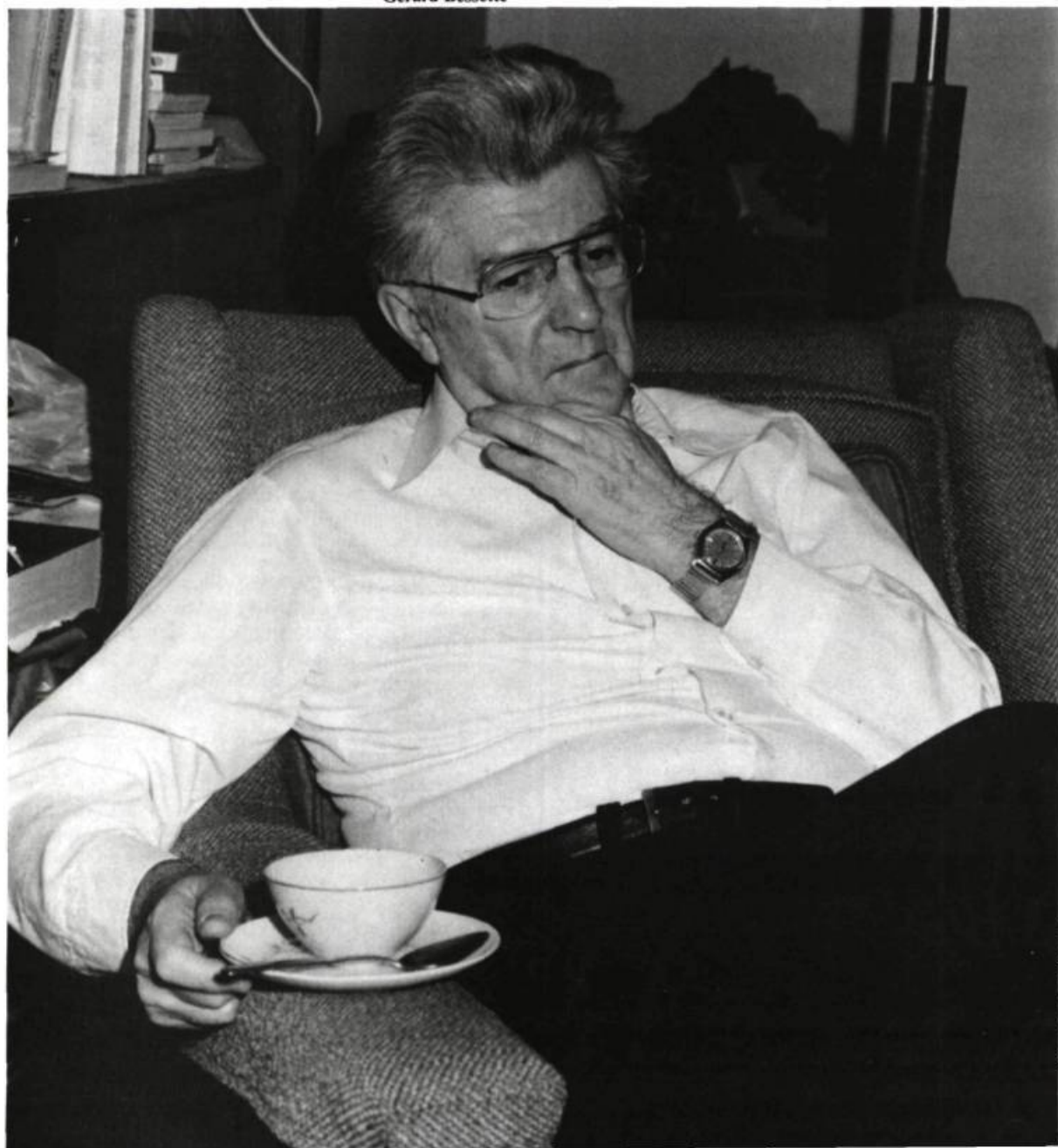
G.B. — De mon premier roman, oui, puisqu'il a été

refusé par les éditeurs. Mais quand je l'ai relu, je me suis dit qu'ils avaient un bon jugement. J'ai écrit deux ou trois romans avant publication de *La Bagarre*. Pierre Tisseyre grimaçait un peu parce que c'était trop cochon, dans le sens que les dialogues étaient très joual et plutôt scato. Roger Duhamel avait même écrit que ça suffisait bien d'entendre ça dans la rue et les tramways. Il oubliait que j'y avait travaillé, aux «Tramways», et que je savais que les balayeurs ne parlent pas comme des académiciens.

N.B. — Parlons-en donc de scatologie. Pourquoi vos romans en sont-ils tant empreints?

G.B. — J'aime bien choquer, scandaliser le bourgeois. Jean Fortin m'a dit que Québec/Amérique publierait la correspondance scato-corsée échangée entre Larocque et moi. Murielle Larocque est d'ac- ▶

Gérard Bessette



Gilbert La Rocque
LE PASSAGER
romans



ROMAN D'AVENTURE(S)
LES ANTHROPOÏDES
GÉRARD BESSETTE

cord. Alors, pour une fois, il y aura de la correspondance qui se vendra, peut-être.

N.B. — *Chez les jeunes écrivains et écrivaines d'aujourd'hui ce besoin de choquer n'est plus aussi fort...*

G.B. — C'est compréhensible. Pour nous, tout était défendu. Pour les jeunes, cette sorte de révolte est inutile. Sont-ils trop libres? Ils n'ont certainement pas les mêmes contraintes que nous. Ce qu'il peut y avoir de scatologique, dans *La Bagarre*, les jeunes le voient à peine.

N.B. — *Vous semblez avoir été déçu de l'accueil des Anthropoïdes. C'est celui de vos romans que vous préférez, n'est-ce pas?*

G.B. — Je pense que c'est le meilleur. Mais, on n'en a pas tellement parlé et très peu de gens l'ont lu.

«Les Anthros n'ont pas fait grand bruit. Peut-être les trouvait-on déroutants. La tiédeur de cet accueil m'a fort déçu. Car j'avais l'impression que c'est mon enfance même qu'on «rejetait» de la sorte.»
Mon oeuvre

N.B. — *Ce roman des Anthropoïdes fait tout de suite penser au paradigme du singe, qui est une constante dans votre oeuvre. Qu'est-ce qui vous fascine à ce point chez les singes?*

G.B. — Je crois profondément à l'évolution selon Darwin. Et puis, quand j'habitais aux États-Unis, je me trouvais près d'un jardin zoologique. Trois fois par semaine, j'allais voir les singes. Il y avait un chimpanzé qui faisait délibérément des singeries pour attirer les gens. Quand il était assez près, il leur crachait à la figure. J'aimais bien ce singe. Il se vengeait de cette façon-là d'avoir été emprisonné par les humains. Par ailleurs, je suis un amateur de «romans préhistoriques». *La Guerre du feu* est le tout premier roman que j'ai lu. La science-fiction, dans le futur, ne m'intéresse pas tellement. À ce moment-là, vous savez, je mangerai les pissenlits par la racine.

N.B. — *Et la littérature d'ici et d'aujourd'hui, qu'en pensez-vous?*

G.B. — J'ai lu l'avant-dernier Tremblay, *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*. Je n'ai pas aimé. Tremblay comme dramaturge, chapeau! Mais comme romancier, non. Dans la génération qui pousse, je n'ai rien lu de sensationnel. Depuis l'éclatement du roman classique, on fait du Nouveau Roman sans le savoir. Les jeunes ne connaissent généralement pas, de Claude Simon, *La Route des Flandres* qui est un roman sidérant. Qu'est-ce que j'ai lu récemment? *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin... et quelques autres. Mais c'est tellement normal que l'ancienne génération n'aime guère la nouvelle.

Gérard Bessette était très lié à Gilbert Larocque. Il nous a confié ses impressions à la suite du décès de son ami.

Gilbert Larocque était un grand écrivain et un bon directeur littéraire. Il ne sera pas facile de le remplacer à Québec/Amérique. Non seulement il décidait de ce qui serait publié mais, pour la plupart des manuscrits, il suggérait des changements. Je trouve qu'en ce moment Québec/Amérique est au sommet. Larocque travaillait énormément, peut-être trop.

Sait-on qu'une partie de son dernier roman, Le Passager, a été retranchée? C'était trop dur. Il y faisait mourir des enfants. Des gens m'ont dit qu'il savait qu'il pouvait mourir d'un jour à l'autre, d'une faiblesse congénitale. D'où peut-être la mort des enfants. Il devait pressentir sa fin. Les derniers mots du Passager se lisent comme un présage. «Il dormait, le visage blême, paisible, presque sans respirer. Il avait l'air d'un cadavre qu'on mène au cimetière.»

N.B. — *Qu'est-ce que vous lui reprochez à cette génération?*

G.B. — De ne pas savoir analyser, de manquer de profondeur. Il y a une différence entre celui qui décide de faire nouveau après avoir été capable de faire ancien et celui qui envoie ça comme une diarrhée. Un type de ma connaissance emploie l'expression «asymptotique à zéro» pour décrire une certaine littérature. Il faut dire qu'il a une formation d'ingénieur et de mathématicien.

N.B. — *Vous avez un faible pour les mathématiques, non? Jérôme Chayer, dans La Commensale, est un arithmomane aguerri.*

G.B. — Je vous répondrai que, lorsque j'étais à Saskatoon, je voulais faire des mathématiques avancées. Or, pendant huit mois, j'ai pris un cours de mathématiques pour comprendre, à la fin, que je ne comprenais rien. Alors, peut-être que je suis devenu arithmomane par compensation, par dépit. Dépit-intérêt, c'est ambivalent.

N.B. — *Vous reprochez donc aux jeunes leur manque de profondeur. Qu'est-ce que vous entendez par profondeur?*

G.B. — Par profondeur, j'entends l'émergence par strates de l'inconscient et du subconscient. Comme ils laissent tout sortir superficiellement, on ne perçoit rien de profond. «On» c'est-à-dire «je». Que la forme soit intelligente, je veux bien, mais il faut qu'il y ait un contenu. Le dernier Larocque, par exemple, me semble splendide par la forme, par l'écriture. Mais c'est loin d'être sa meilleure oeuvre.

vre. Ses grands livres restent *Serge d'entre les morts* et *Les Masques*. *Après la boue*, c'est autre chose, c'est un tour de force: celui d'avoir adopté le point de vue d'une femme.

N.B. — *Est-ce ce que vous ferez dans *La Chambreuse*, votre prochain roman?*

G.B. — Je ne sais pas. Je n'ai encore que cent cinquante pages. Je ne sais pas quel tour ça prendra.

N.B. — *D'après vous, c'est difficile de parler écriture avec des auteur-e-s?*

G.B. — La plupart craignent qu'on leur parle de leur écriture. C'est trop personnel. La moindre remarque est souvent prise comme une attaque contre leur propre personne.

N.B. — *Ce qui ne vous a pas empêché de publier des textes critiques. L'aspect critique de votre oeuvre est même intégré à la fiction dans *Le Semestre*.*

G.B. — J'ai écrit *Le Semestre* parce qu'on me reprochait de faire d'un côté des livres de critique et de l'autre, des livres d'auteur. Alors dans *Le Semestre*, j'ai fusionné les deux. *Les Dires d'Omer Marin*, c'est aussi un mélange. Journal, critique, fiction. Il semble que maintenant, je joue dans le mélange des genres.

«J'ai toujours aimé — on l'a assez dit — changer de style. Je me donne ainsi le sentiment de me renouveler.» Mon oeuvre

N.B. — *Et la critique des autres, vous influence-t-elle?*

G.B. — Maintenant, pas tellement. Des choses profondes, dans la critique comme en littérature, j'en trouve très peu. Parfois dans *Lettres québécoises*, ou dans *Voix et images* qui est notre meilleure publication littéraire. *Nuit Blanche*, c'est intéressant, mais ça ne vise pas à la littérature pure. C'est à mi-chemin entre *Actualité* et *Voix et images*.

Gérard Bessette nous a fait visiter son coin de travail. Devrions-nous le dire? Il règne chez lui un désordre indescriptible, tout à fait en accord avec sa révolte contre «l'ordre bourgeois». Au-dessus de sa machine à écrire, portative et électrique, s'empilent sur une tablette les grands dictionnaires PUF de psychologie, de psychiatrie et de psychanalyse, le Beauchemin et le Duden.

Il a débouché, en notre honneur, un rosé de Neuville que nous avons bu en compagnie d'une bonne amie à lui, présente lors de cette entrevue. Avec un sourire sibyllin, cette amie nous a demandé: «Vous ne trouvez pas que les écrivains ont une double personnalité?» — Troublant! ■

Entrevue réalisée par Josette Giguère



Gérard Bessette

Photo A.M. Guérineau

Bibliographie

Poèmes temporels, Monte-Carlo, Regain, 1954. *La Bagarre*, Montréal, CLF, 1958. *Le Libraire*, Montréal, CLF, 1960. *Les Images en poésie canadienne-française*, Montréal, Beauchemin, 1960. *Les Pédagogues*, Montréal, CLF, 1961. *Anthologie d'Albert Laberge*, Montréal, CLF, 1962. *L'Incubation*, Montréal, Déom, 1965. Prix du gouverneur général, 1966. *Une Littérature en ébullition*, Montréal, Éd. du Jour, 1968. *De Québec à Saint-Boniface: récits et nouvelles du Canada français*, Toronto, Macmillan, 1968. *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968. *Le Cycle*, Montréal, Éd. du Jour, 1971. Prix du gouverneur général, 1972. *Trois romanciers québécois*, Montréal, Éd. du Jour, 1973. *Les Anthropoïdes*, Montréal, Éd. La Presse, 1979. *Mes Romans et moi*, Montréal, H.M.H., 1979. *Le Semestre*, Montréal, Québec/Amérique, 1979. *La Garden-party de Christophine*, Montréal, Québec/Amérique, 1980.

Oeuvres citées de Gilbert Laroque

Après la boue, Montréal, Éd. du Jour, 1972.
Les Masques, Montréal, Québec/Amérique, 1980.
Le Passager, Montréal, Québec/Amérique, 1984.
Serge d'entre les morts, Montréal, VLB, 1976.

Autres oeuvres citées

La Guerre du feu de J.H. Rosny (aîné), Paris, Gallimard, (rééd.) 1982.
La Route des Flandres de Claude Simon, Paris, Éd. de Minuit, 1960.
Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges de Michel Tremblay, Montréal, Leméac, 1980.
Volkswagen Blues de Jacques Poulin, Montréal, Québec/Amérique, 1984.